

Ahmed KABOUB *

Deleuze et la pensée à vitesse absolue chez Spinoza

Abstract: The article shows that Deleuze reads Spinoza as a thinker of immanence for whom thought is a process of speed and intensity, tied to the power of existing. The three kinds of knowledge correspond to three increasing speeds: from the slow imagination to rapid intuition, which liberates and increases joy. Deleuze takes up this dynamic by conceiving thought as a network of rapid connections that create concepts and becomings. Speed thus becomes an ethical and political index of power, enabling one to undo passive affects and systems that slow down thought. From Spinoza to Deleuze, thinking fast means increasing one's freedom, creating the new, and transforming one's relation to the world.

Keywords: Immanence, Speed of thought, Power (Potency), Affects, Creativity.

Introduction

Au panthéon des philosophes auxquels Deleuze a consacré des études comme Kant et Nietzsche, Spinoza occupe une place privilégiée. En effet, Deleuze considère Spinoza bien plus qu'un *modus operandi*, un *modus vivendi* au-delà d'un système philosophique qui établit un dialogue entre différents concepts. Deleuze s'interroge sur la question de la vitesse de la pensée chez Spinoza et notamment celle de la pensée absolue qui livre l'une des clés de compréhension de la philosophie deleuzienne. Que signifie penser la vitesse chez Spinoza ? Dans quelle mesure cette vitesse est-elle essentielle à la pensée spinoziste ? Il vaut d'examiner comment Deleuze examine la pensée de la vitesse chez Spinoza à la lumière de la catégorie de la vitesse comme intensité, expression des affects et démarche qui renverse les modes d'existence. Il est donc nécessaire de montrer comment la vitesse de la pensée chez Spinoza s'articule avec la rigueur et dans quelle mesure cette équation constitue une forme de puissance qui nourrit et éclaire la philosophie de Deleuze. Comment Deleuze, lecteur de Spinoza, interroge le concept de pensée de la vitesse et nous invite à questionner celui de « pensée », constitue notre gageure. Pour répondre à cette question, il convient tout

* Faculté des Lettres, des Arts et des Humanités, Université de la Manouba, Tunisie;
e-mail: ahmedkaboub7@gmail.com. ORCID : 0009-0000-0136-0727

d'abord de s'interroger sur la pensée de l'immanence et de la vitesse. Puis d'étudier le regard que Deleuze porte sur la dialectique de la pensée et l'accélération des connexions. Enfin, il est nécessaire d'analyser le passage de la vitesse de la pensée à l'éthique de la puissance.

1. Spinoza, une pensée de l'immanence et de la vitesse

La philosophie de Spinoza repose sur un principe fondamental qui est celui d'immanence : Dieu ou la Nature est l'unique substance qui existe et qui possède une infinité d'attributs. Selon Deleuze le plan d'immanence est la condition même de la pensée philosophique qui requiert cette condition afin de s'exprimer dans cet espace de création des concepts. Rejetant le principe d'une divinité transcendante ainsi que la dualité cartésienne, Spinoza propose un monisme dans lequel chaque être, chaque pensée, chaque action, sont l'expression d'une substance unique. Les conséquences de cette structure ontologique se répercutent sur la manière dont il conçoit tant la pensée, le corps, que la connaissance et l'éthique. Selon Spinoza, penser est un acte qui accroît notre puissance d'exister, et cette augmentation est en relation avec la vitesse avec laquelle un individu développe des idées adéquates et des affects qui lui correspondent. La composition des idées adéquates et des affects requis constitue ainsi une dynamique nécessaire à la vie.

Il vaut ici d'introduire ici le *conatus* (Le terme « conatus » désigne l'effort ou la tendance que toute chose accomplit afin de maintenir et accroître sa propre existence.), l'un des concepts fondamentaux de *l'Éthique*. Comment chaque chose s'efforce de persévérer dans son être, selon une puissance qui est à la fois corporelle et mentale. Chez Spinoza ce concept associe le corps à l'esprit qui ne sont pas deux substances distinctes, mais les deux facettes d'une même réalité. Corps et esprit sont tous deux l'expression différente d'une réalité unique. La pensée apparaît donc un mode de la substance, tout comme le corps et expriment tous deux un même degré de puissance mais de manière parallèle. Penser c'est participer activement à la nature, *Deus sive Natura*.

Mais qu'est-ce que penser, dans ce cadre ? Spinoza distingue trois genres de connaissance dans le livre II de *l'Éthique*, qui correspondent à trois vitesses ou intensités de la pensée. Chaque mode est défini par un certain rapport de mouvement et de repos, une composition de vitesse et de lenteurs. Dans le premier genre, l'imagination ou la connaissance par expérience vague, produit des idées inadéquates. C'est le domaine des affects passifs, de l'erreur, des superstitions. C'est une pensée lente, confuse. Dans le deuxième genre, la raison, permet de produire des idées adéquates par déduction et analyse. On y trouve une forme de vitesse : la pensée s'y libère des affects passifs pour accéder à la connaissance vraie. Le troisième genre est la science intuitive qui est le

plus rapide et le plus puissant. Il permet une compréhension directe des essences et de leur enchaînement nécessaire. Il ne s'agit plus d'un raisonnement discursif, mais d'une saisie immédiate des rapports — c'est là que la pensée atteint sa plus grande vitesse. Penser adéquatement signifie atteindre la vitesse propre à son mode d'existence comme le souligne Deleuze dans *Spinoza et le problème de l'expression*. L'expression n'est pas statique elle est un processus intensif. La substance n'est pas une forme figée mais un champ de vitesses et de lenteurs.

Spinoza définit la vitesse de la pensée à une qualité inhérente à celle-ci. La vélocité de la pensée n'est pas la précipitation comme l'illustre l'exemple suivant que donne Deleuze : le fait d'heurter avec son pied une chaise lorsqu'on est dans la hâte. La vitesse de la pensée permet d'élever l'individu vers une clarté d'esprit, une adéquation avec la vie, et augmente sa joie. La vitesse acquiert dans ce contexte un sens éthique aussi bien qu'intellectuel. Dans l'*Éthique*, Spinoza affirme que « *La joie est le passage d'une moindre à une plus grande perfection* » (Spinoza, *Éthique*, III, déf. 2). Il souligne que la pensée juste augmente la puissance, et cette croissance est perçue comme joie. On peut ainsi écrire l'équation de la vitesse de la pensée d'un individu : plus cette vitesse augmente, plus sa puissance d'agir et sa liberté s'accroissent. Ce qui constitue une véritable éthique de la pensée qui repose sur sa vitesse conçue comme intensité.

La célérité de la pensée que Spinoza désigne par le terme « intuition », achemine à la véritable. La compréhension des causes déterminantes, c'est-à-dire des désirs et du principe de causalité délivre l'individu de l'asservissement de ses passions. La libération consiste à découvrir et comprendre les liens de causalités afin de rompre avec les comportements passés. Spinoza rejette le libre arbitre et nous invite à mieux nous connaître. La pensée adéquate compose avec la force cinétique : elle correspond à une accélération de la compréhension des causes afin de mieux adhérer à la réalité et d'être libre.

En définitive, Spinoza refuse la spontanéité, l'impulsivité et la précipitation car la vitesse de la pensée est d'ordre structurel, éthique, c'est-à-dire une morale en action. Elle crée une spirale qui élève l'individu dans une connaissance de plus en plus approfondie de soi et du monde et qui le délivre de l'ignorance qui est le véritable esclavage. Deleuze intègre cette physique des vitesses de la pensée en tant que dynamique dans le plan d'immanence et la hisse au rang d'une philosophie qui génère des concepts et cartographie les vitesses.

2. Deleuze : penser, c'est accélérer les connexions

Deleuze propose une compréhension intime de la philosophie de Spinoza qui dépasse l'adhésion superficielle à ses concepts. Il propose un parcours de lecture qui intègre les concepts spinozistes à sa propre

philosophie. La démarche deleuzienne permet de réinventer Spinoza qui devient un emblème de l'éthique et du politique, de l'immanence et du désir. Par ailleurs, Deleuze accorde à Spinoza le rôle d'un philosophe de la vitesse qui n'est pas précipitation mais accélération de la pensée faisant surgir les idées qui transforment les pensées à vitesse lente en intensité et affects nouveaux. Deleuze conçoit l'acte de penser comme un processus de création de connexions rapides qui relie les idées, les corps, les forces et les affects.

Chez Spinoza, la pensée et les affects sont indissociables car il n'existe pas de pensée pure qui soit séparée des affects corporels. Ainsi la puissance de la pensée agit sur la puissance du corps car plus ce dernier est sollicité, plus notre esprit est capable de penser. La pensée spinoziste loin d'être un domaine abstrait apparaît donc profondément matérielle. La philosophie de Spinoza étudie les rapports qu'un corps noue avec d'autres corps et révèle comment les affects sont des vecteurs de puissance qui augmentent ou diminuent notre capacité à agir et à penser.

L'affirmation « *Spinoza est le Christ de la philosophie* », que l'on découvre dans *Spinoza – Philosophie pratique*, résonne comme une vérité cynique au-delà de sa dimension provocatrice. Loin de vouloir hisser Spinoza au rang de prophète, Deleuze entrevoit en lui un messie philosophique du principe d'immanence qui renverse les dogmes établis enracinant ainsi Dieu dans le monde entre le haut et le bas, entre l'âme et le corps. Il définit un plan d'immanence pur, où la pensée s'enracine dans la vie. L'univers de l'immanence implique, selon Deleuze, une autre manière de penser : plus rapide, plus fluide, plus connectée.

Deleuze rejoint Spinoza qui définit l'acte de penser comme une augmentation de la puissance. Par ailleurs, il voit que la pensée est un flux, une composition, une dynamique de variations entre vitesses et lenteurs. Dans *Qu'est-ce que la philosophie ?* co-écrit avec Félix Guattari, il insiste sur le fait que la pensée n'est pas un acte spontané mais un cheminement qui consiste à franchir un seuil et que cet acte nécessite un effort sur soi afin de créer du nouveau. Ce processus de création exige un espace où les idées se connectent librement et où les vitesses peuvent se composer, s'entrechoquer et se diffuser. Grâce aux idées adéquates de Spinoza, Deleuze découvre l'ampleur des rhizomes, ces réseaux de connexions à haute vitesse que constituent les blocs de devenir qui composent des multiplicités intensives.

C'est ici qu'apparaît un concept central : le plan d'immanence. Pour Deleuze, chaque philosophe trace un plan d'immanence qui lui est propre, une manière de penser qui n'est pas seulement un contenu mais un rythme, une manière d'enchaîner les idées, de faire parler les concepts. Le plan spinoziste est ainsi un plan de composition intensive, où les corps et les idées, les affects et les perceptions se connectent

selon des vitesses propres. La philosophie devient alors, selon Deleuze, une cartographie des vitesses : il ne s'agit plus d'établir des essences, mais de suivre des lignes, de cartographier des devenirs, de capter des forces.

Dans cette perspective, penser vite ne peut être confondu avec la pensée superficielle caractérisée par sa lenteur. La vitesse devient alors un indice de puissance. Une pensée lente, ne peut être que le signe d'un figement dans les représentations et les catégories toutes faites, c'est-à-dire une pensée faible. Au contraire, la pensée rapide est capable de créer des combinaisons nouvelles avec des éléments anciens, de déterritorialiser les formes anciennes et donc de créer du nouveau. Deleuze nomme cette dynamique de création la pensée nomade, une philosophie de création de concepts en mouvement. C'est une pensée qui fonctionne comme un réseau, un rhizome, une machine de guerre contre les systèmes clos.

L'affirmation de Deleuze dans *Qu'est-ce que la philosophie ?* « *Il n'y a pas de pensée sans vitesse, sans lenteur, sans variation de rythme* » fait écho à la pensée de Spinoza et propose une redéfinition de l'activité même de penser. L'acte de penser consiste à entrer dans des compositions de vitesses et de forces, à créer des formes nouvelles et se transformer par la pensée. La pensée est hissée au rang de champ d'expérimentation.

En outre, cette dynamique de la vitesse est également politique : une pensée rapide crée une résistance aux formes de répression du pouvoir, aux dispositifs de ralentissement que sont les dogmes religieux et idéologies. La pensée rapide achemine à l'action rapide, au sens d'une transformation de son rapport à soi et au monde. Deleuze, dans l'héritage de Spinoza, voit la pensée comme une force de vie qui revitalise l'existence, pour en déployer les puissances.

3. De la vitesse de la pensée à une éthique de la puissance

Deleuze découvre une dimension éthique chez Spinoza celle que la pensée n'est pas un exercice abstrait, mais un mode d'existence, un acte de transformation. La vitesse de la pensée, loin d'être un attribut intellectuel isolé, est chez Spinoza – et chez Deleuze – un symptôme de la puissance d'un être. Comme nous l'avons évoqué plus haut, la puissance d'un être est proportionnelle à la rigueur de sa pensée car plus il pense juste plus il transforme ses affects ; et plus il transforme ses affects, plus il accède à la liberté. C'est cette dynamique que Deleuze développe comme une éthique de la puissance, centrée sur le devenir, l'intensité et la composition.

Chez Spinoza, loin d'être neutre, la connaissance influence la manière d'être d'un individu. Ce dernier se transforme au fur et à mesure que sa connaissance augmente. Cette qualité de la connaissance est en

adéquation avec l'origine des choses qui nous amène à rechercher la compréhension des véritables causes de nos déterminations. Il en découle que les effets de la connaissance sont émancipateurs : elles ont pour conséquence la libération des affects passifs qui sont la peur, la tristesse et la haine. Cette prise de conscience nous rend capable d'éprouver des affects actifs comme la joie, la compassion et l'amour divin. Ainsi, l'acte de penser permet d'appréhender différemment la réalité et nous rend capable de vivre autrement.

La vitesse de la pensée est donc selon Spinoza et Deleuze, un changement de rythme existentiel. Plus notre pensée est rapide – au sens d'intensité et d'adéquation –, plus nous pouvons composer avec autrui, avec d'autres idées c'est à dire d'autres vitesses. L'éthique spinoziste propose une éthique de la rencontre au sein de laquelle chaque individu correspond à un mode fini à la recherche d'autres modes équivalents. Deleuze reprend cette idée qu'il réinscrit dans une dynamique des compositions des puissances qui s'appuie sur l'importance des relations entre les individus : les relations que ce dernier parvient à tisser sont supérieures à sa valeur intrinsèque. En effet, les relations qu'il nouent avec d'autres corps et d'autres idées lui offrent de nouveaux ensembles de puissance.

Deleuze souligne cette dimension cartographique des affects et des vitesses chez Spinoza. La pensée rapide permet de reconnaître les relations favorables à la vie et de créer des connexions solides qui permettent d'éviter les rapports qui diminuent la puissance d'agir. Cette clarté de l'esprit devient un *modus vivendi* qui augmente la puissance de l'individu capable d'agir différemment. L'éthique devient une sagesse en action et non une théorie : elle transforme notre perception des affects et nous achemine à accueillir ce qui augmente notre présence au monde.

Cette lecture de la vitesse de la pensée débouche également sur une philosophie de la liberté. Spinoza affirme que l'homme libre est celui qui agit selon la seule nécessité de sa nature, c'est-à-dire selon sa puissance. Il vaut de rappeler que l'attitude de Camus refusant le prix Nobel de littérature illustre cette lecture de la liberté. En effet, Camus affirme dans le discours de Stockholm du 10 décembre 1957 qu'il est au « service de la vérité et celui de la liberté »¹, révélant ainsi que son souci de connexion à des idées est supérieur à sa recherche de son propre intérêt. Pour Deleuze, cette liberté n'est pas un état stable, mais un devenir, une ligne de fuite. Il s'agit de fuir les formes d'existence figées, les systèmes de représentation qui enferment la pensée dans des clichés, des normes, des identités. Penser vite, dans ce cadre, c'est résister aux ralentissements imposés par la morale, refuser les règles du dogmatisme qu'elles soient institutionnelles, politiques ou religieuses. S'ancrer dans une pensée souple et créatrice capable de traverser les formes rigides de la trame sociale.

Enfin, la vitesse de la pensée permet de nouer des liens avec la collectivité et libère la puissance d'agir. Elle permet de s'associer à des vitesses collectives et de créer des agencements politiques, sociaux, esthétiques. Cette vitesse de pensée émancipe la puissance d'agir du corps et des idées. Philosophie et politique sont ainsi intimement liées : la société planifie et organise les vitesses en accélérant ou en ralentissant les affects afin de favoriser ou d'empêcher de possibles connexions de sorte que la philosophie devenue incubateur de pensées rapides permet d'émanciper la collectivité.

De Spinoza à Deleuze, la pensée s'envisage comme un processus intensif, connectif et transformatif. La vitesse n'y est jamais une donnée quantitative, mais un indice de puissance et de liberté. Penser vite, c'est devenir actif, c'est entrer dans des compositions plus vastes, plus complexes, plus joyeuses. C'est produire des formes d'existence qui lèvent les freins et augmentent la puissance et la créativité.

Conclusion

Gilles Deleuze, lecteur de Spinoza nous livre les clés de la compréhension d'une approche novatrice de la philosophie qui écarte la recherche d'une vérité ou de la rationalité au profit d'un plan d'immanence dans lequel se crée la production des vitesses, des intensités et de la puissance. Ainsi Deleuze révèle comment augmenter la puissance d'agir de la pensée grâce à une dynamique et une éthique au sein du plan d'immanence. L'ordre des trois genres de connaissance traduit une accélération qui est une dynamique de la puissance conduisant à une véritable libération.

Deleuze vise la puissance par l'intensité comme multiplication des vitesses pour une existence qui appelle à la créativité et une vie dans la liberté qui chemine par une transformation de l'individu dans ses rapports aux autres et sa relation à soi tant sur le plan sensoriel que celui des affects et sa manière d'appréhender la réalité et donc de réagir. La relation au monde est ainsi au cœur de ce processus de transformation des vitesses qui repose sur l'intensité des liens que l'individu noue avec son environnement.

L'enseignement de cette philosophie des vitesses invite à vivre différemment dans la plénitude en recherchant des vitesses nouvelles qui permettent d'établir des connexions inédites et appellent les affects de la joie. Au sein de ce processus du penser vite se créent des concepts nouveaux qui permettent d'émanciper l'individu et la collectivité. Deleuze nous convie ainsi à une éthique de la créativité joyeuse.

Notes

¹ « L'écrivain peut retrouver le sentiment d'une communauté vivante qui le justifiera, à la seule condition qu'il accepte, autant qu'il peut, les deux charges qui font la grandeur de son métier : le service de la vérité et celui de liberté. » in Camus, A. 1997, *Discours de Suède*, coll. Folio. Gallimard, Paris.

References

- Deleuze, G., 1981, *Spinoza – Philosophie pratique*, Paris, éd. Minuit.
Deleuze, G. et Guattari, F., 1991, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, éd. Minuit.
Jaquet, C., 2004, *Substance et modes : la composition de l'individualité chez Spinoza*, Paris, PUF.
Moreau, Pierre-François, 1994, *Spinoza : l'expérience et l'éternité*, Paris, PUF.
Spinoza, B., 1999, *Éthique*, trad. Bernard Pautrat, Paris, Seuil.